



**Scipion,**  
PABLO CASACUBERTA,  
traduit de l'espagnol (Uruguay)  
par François Gaudry,  
éd. Métailié, 262 p., 18 €.

**Pablo Casacuberta** est né en 1969 à Montevideo. Il a commencé sa carrière comme graphiste et peintre, avant de se tourner vers la littérature, la photographie, le cinéma et la vidéo. Il a publié cinq romans très remarquables en Amérique latine et, tout comme Juan Gabriel Vasquez, Daniel Alarcón ou Jorge Volpi, a été sélectionné en 2007 par le Hay Festival pour le groupe Bogotá 39, réunissant les écrivains latino-américains de moins de 40 ans les plus prometteurs.

## La reconquête d'Aníbal

En Uruguay, la fable d'un jeune homme écrasé par son prénom et le legs d'un père historien.

Par Victor Pouchet

« **O**h, enfant qui doit tout à un nom. » Cette phrase pourrait expliquer à elle seule le lourd fardeau qui pèse sur l'antihéros du roman de Pablo Casacuberta. Elle est de Marc Antoine, qui reproche à Octave de n'avoir d'autre mérite que d'être le fils de César. Le personnage de *Scipion* s'appelle lui Aníbal Brener, et tout son destin est inscrit dans cette prison onomastique. Son plus grand malheur est d'être le fils du grand Brener (qui n'a pas besoin de prénom, lui), grand historien de l'Antiquité. En prénommant son fils Aníbal, le père songeait à lui indiquer la voie d'Hannibal, le puissant général carthaginois. Mais il se pourrait que le héros incarne plutôt le Hannibal final, celui qui fut vaincu par Scipion et vécut ensuite dix-neuf années de plus, « borgne, humilié et seul ». Aníbal est un Hannibal sans H, la lettre initiale protectrice manquant, son père ayant déjà planté ailleurs la hache de l'histoire. Il lui manque d'ailleurs également un *n*, preuve qu'il est affaibli, à la merci du monde, de soi et des autres. Après avoir été chassé de l'université où il étudiait l'histoire, il a délaissé la voie toute tracée (et tout interdite) par le père, et survit difficilement dans la chambre d'une mauvaise pension qu'il partage avec un vieux colocataire fou. En corrigeant des thèses, il gagne juste assez pour acheter de quoi boire. Il a beau porter un nom de général, il a peu de pouvoir sur lui-même et se laisse franchement aller, sa dépression semblant plus pesante qu'un troupeau d'éléphants. Lorsque son père meurt, il n'est même pas convié à l'enterrement, et il est encore moins inscrit sur le testament.

Inapte parce qu'il pense trop, esprit ironique en perpétuel décalage avec le présent et le monde, c'est le genre de personnage qu'on a

**Les diverses façons d'être fils, père, et d'hériter.**



Pablo Casacuberta, janvier 2015.

envie d'aimer et de remuer, et que l'on prend un infini plaisir à voir se débattre dans des torrents de péripéties qu'il ne maîtrise pas. Celles-ci commencent lorsque, deux ans après la mort de son père, il se décide enfin à aller chercher les trois boîtes que celui-ci lui a laissées comme seul héritage dans sa sublime maison inoccupée. Il y retrouve d'abord un costume étrusque que son père lui avait cousu puis confisqué sous prétexte qu'il n'était pas « un enfant à la hauteur des circonstances ». Puis, dans une étrange lettre, son père lui promet un héritage s'il relève un défi qui l'obligera à renouer avec l'histoire et provoquera en chaîne celle du livre. Disons, pour aller vite, qu'il y aura un avocat véreux à la tête de la fondation Brener, une tempête, et un livre piégé impossible à écrire.

L'Uruguayen Pablo Casacuberta construit un roman d'aventures psychologique formidable, qui multiplie les scènes et les fulgurances comiques. Dans le même temps, il s'interroge sur les différentes façons d'être fils, père, et d'hériter (ou de ne pas hériter). À mesure que le livre avance, les certitudes se troublent. La kafkaïenne *Lettre au père* se transforme en réécriture de la parabole du fils prodigue, qui pourrait bien n'être, comme l'écrit Imre Kertész, que « la légende de celui qui ne voulait pas être aimé ». Le père laisse entrevoir son humanité, le jeune adolescent éternel se confronte à la mort et à l'action. Le texte, comme dans les meilleurs Philip Roth, explore les notions de réussite et de filiation en bousculant toujours la conscience de l'histoire vécue, pour multiplier dans le même temps les coups de théâtre intimes, historiques et romanesques. ●